FRC.1,3954.1

Case
FRC
14898

DES DEVOIRS D'UN ROI PATRIOTE, ET PORTRAIT DES MINISTRES DE TOUS LES TEMPS;

Ouvrage traduit de l'anglois de BOLINGBROKE.

I neither court, nor dread, the Frown, nor the smile of a King.

A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire au Palais-Royal, & chez tous les Marchands de Nouveautés.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

A LOUIS XVI,

PREMIER ROI PATRIOTE DES FRANÇOIS.

CE n'eſt pas une dédicace que je veux faire ; mon épigraphe s'y oppoſe : il me ſuffit de rappeller à notre monarque qu'il occupe le premier trône de l'univers, & qu'il va commencer à régner ſur une nation libre, généreuſe & invincible. Puiſſent la *vérité* & le *patriotiſme* devenir ſes premiers miniſtres !

DES DEVOIRS D'UN ROI PATRIOTE, ET PORTRAIT DES MINISTRES DE TOUS LES TEMS;

Ouvrage traduit de l'anglois de BOLINGBROKE. *

I neither court, nor dread, the Frown, nor the smile of a King.

JE ne reſſemble point à ces eſclaves orientaux qui n'oſent regarder leurs ſouverains en face. Mon but eſt d'eſquiſſer *les devoirs d'un roi patriote*, de ces rois ſur-tout qui tiennent leur puiſſance

* Il eſt eſſentiel d'obſerver que cet auteur, très-eſtimé en Angleterre, & trop peu connu en France, écrivoit à-peu-près dans le même tems que Monteſquieu, l'un ſous l'étendard de la liberté, & l'autre ſous la verge du deſpotiſme.

de leur peuple ; car je n'en connois point qui ne la tiennent que de Dieu.

Il eſt peu de recherches auſſi importantes que celle-ci ; rien n'excite plus la curioſité & l'attention, que de pénétrer les replis des cœurs, mais ſur-tout ceux des princes.

Mon âge, mon goût & beaucoup d'autres raiſons m'ont éloigné de la cour ; je reconnoîtrois à peine les phiſionomies de notre famille royale ; mais, ce qui m'occupe le plus, c'eſt leur caractere & l'influence qu'il doit avoir ſur notre nation.

Ce ne ſont point les crimes des chefs des nations, des rois & de leurs miniſtres que je prétends attaquer ; de telles actions bleſſent autant la poſtérité que leur propre ſiecle. Lorſque ces crimes & leurs ſuites funeſtes viennent à s'effacer, l'exemple en reſte toujours. Tout homme ſenſé penſera avec moi que, lorſque les annales de l'hiſtoire ſont ſouillées par telle ou telle adminiſtration, le plus grand reproche qu'on ait à faire au miniſtre de ce tems, c'eſt d'avoir corrompu la *morale* de ſes concitoyens. Je dis en général la *morale*, car celui qui abandonne & trahit ſon pays, ne manque pas d'abandonner & trahir ſon ami ; & celui qui peut fouler aux pieds les loix de la juſtice & de l'équité dans les aſſemblées de la nation, ſe conduira de même à coup sûr dans toutes les

actions de sa vie. Qu'ils se rappellent donc ces ministres corrupteurs de peuples que les nations ne périssent pas comme les individus, & que le mal qu'ils font laisse toujours de profondes racines.

Pour refondre une nation il faut, pour ainsi dire, lui *réinfuser* cet esprit de liberté qui la mette à une hauteur convenable, & la tire de l'état de dépravation dans lequel elle est plongée. La vertu n'est pas placée sur une montagne escarpée d'un dangereux & difficile accès, comme veulent nous le dire & se le persuader les gens qui cherchent à s'en passer ; mais, il faut l'avouer cependant, elle est placée sur une éminence où l'on ne peut arriver que graduellement & avec de la persévérance.

Pour opérer donc cette régénération si desirable chez une nation avilie depuis long-tems, il faut quelqu'événement majeur qui vienne la purifier, comme si elle passoit par le feu. De grands malheurs au dehors, une insurrection au dedans, & d'autres circonstances semblables qui amenent le cahos universel ; c'est de là que l'ordre doit renaître : mais, ce qui doit faire trembler, c'est qu'on n'y arrive qu'à travers des précipices ; & le plus grand bienfait que la providence puisse offrir à une nation dans une telle conjoncture, c'est UN ROI PATRIOTE, le plus

rare des phénomenes dans le monde phyſique & moral.

En rappellant d'abord les devoirs des rois, je me ſuis promis de remonter aux premiers principes à cet égard. Les premieres notions nous apprennent que *l'inſtitution divine & le droit des ſouverains* ſe réuniſſent au centre commun du pouvoir abſolu, & qu'ils ne peuvent tirer leur origine que d'une *vieille alliance* entre la puiſſance civile & la puiſſance eccléſiaſtique. On a ſouvent confondu le caractere de *roi* avec celui de *prêtre*, & ils ſe ſont, ſelon l'occurrence, prêté des ſecours mutuels. Les rois ont profité de l'aſcendant que les prêtres avoient ſur les conſciences, & ceux-ci ont appris par expérience que, pour conſerver leur dignité, leur pouvoir & ſur-tout leur richeſſe, il falloit ſuppoſer *un droit divin* qu'ils ne manquoient pas de communiquer aux rois leurs collegues ; & par cette double ruſe, ils couvroient leurs uſurpations ſur le crédule vulgaire.

Les auteurs de ces belles inventions étoient non-ſeulement conſidérés pendant leur vie, mais adorés après leur mort. On les regardoit comme les dieux de la premiere claſſe *dii majorum gentium*. Ceux qui fonderent des républiques, créerent des rois & furent des héros, eurent le titre de dieux de la ſeconde claſſe, *dii minorum*

gentium. Toute prééminence fut donnée dans le ciel & sur la terre à proportion du profit que l'on retiroit. *La majesté* fut la premiere récompense, & *la divinité* la seconde. On leuroit ainsi les peuples dans ces tems de simplicité & de superstition.

J'ai lu dans un des historiens du bas empire romain, (& je ne conseille à personne de perdre son tems à une pareille lecture) que Sapores, fameux roi de Perse, fut couronné dans le ventre de sa mere. Son pere l'ayant laissé enceinte, les mages déclarerent qu'elle accoucheroit d'un enfant mâle ; aussi-tôt on fit apporter tous les attributs de la royauté, on les plaça sur le ventre de sa majesté, & les princes & les satrapes vinrent se prosterner devant *l'embrion monarque*.

Qu'on ne m'accuse pas de principes *anti-monarchiques*, & qu'on ne me croye pas l'ennemi de la succession au trône par droit de naissance. Je préfére la monarchie à tous les autres gouvernemens, & la monarchie héréditaire à celle qui est élective. Je respecte les rois, *leur charge*, leurs droits & leurs personnes. On retrouvera cette profession de foi dans tous les principes que je vais établir ; car je pense que le caractere & le gouvernement d'un ROI PATRIOTE ne peuvent avoir d'autre base que lorsque *leur charge* & leurs droits seront regardés comme divins, & leurs personnes sacrées.

L'être ſuprême n'a inſtitué ni monarchie, ni ariſtocratie, ni démocratie, ni gouvernement mixte; cependant, par les loix générales, il exige notre obéiſſance à celles auxquelles nous nous ſommes ſoumis. On peut donc conclure, d'après la ſaine raiſon, que la juſte autorité appartient aux rois & l'obéiſſance aux peuples. Il vaut donc mieux, pour les rois eux-mêmes, avoir leur autorité fondée ſur des principes inconteſtables que de leur donner pour baſe des prétentions chimériques qui n'ont jamais été l'ouvrage que des fous ou des fripons. *Un droit humain* inconteſtable eſt conſtamment préférable *à un prétendu droit divin* qui ne perſuade point.

Mais allons plus loin. Ce droit divin dépend abſolument des rois qui en font uſage, oui pour gouverner *bien*; mais un droit divin pour gouverner *mal* eſt une abſurdité & même un blaſphême. Un peuple, un droit de ſucceſſion, peuvent placer un *mauvais prince* ſur le trône; mais un *bon roi* ne tient ſon droit de gouverner que du roi des rois. La raiſon en eſt claire; Dieu nous a créés pour nous rendre heureux; le bonheur de la ſociété dépend d'un bon ou d'un mauvais gouvernement: ſon intention a donc été de nous procurer un bon gouvernement.

Il faut ſe dire une bonne fois que les œuvres de perfection ne peuvent point s'adapter à notre

nature imparfaite, que les vertus ſtoïques & la politique de Platon ne ſont que de frivoles amuſemens pour les ſots : *verba otioſorum ſenum ad imperitos juvenes.*

Pour me réſumer, je dirai donc que la *monarchie limitée* eſt le meilleur des gouvernemens ; & je penſe auſſi que celle qui eſt héréditaire, eſt la meilleure des *monarchies.* Pour la monarchie *illimitée*, qui n'a d'autre regle que le pouvoir arbitraire, c'eſt une ſi grande abſurdité, que je regarde cette forme de gouvernement plus convenable à des ſauvages qu'à un peuple civiliſé.

Il eſt bien eſſentiel de définir ce qu'on entend par *monarchie limitée*, ſur-tout quand on veut fixer ſes idées ſur tout ce qui conſtitue l'eſſence d'un ROI PATRIOTE.

La *monarchie* me paroîtra toujours préférable à tout autre gouvernement, parce qu'on peut plus facilement & plus utilement la tempérer par l'*ariſtocratie* & la *démocratie* qu'il n'eſt facile de tempérer ces deux-ci par la *monarchie.* La conſéquence en eſt toute ſimple, c'eſt qu'une grande lumiere abſorbe toujours la plus foible.

Il exiſte donc deux genres de pouvoirs que nous ſommes toujours très-diſpoſés à confondre dans la ſpéculation, parce qu'ils l'ont été très-ſouvent dans la pratique, le pouvoir *légiſlatif* & le pouvoir *monarchique.*

Il eſt démontré que, dans chaque gouvernement, il faut qu'un pouvoir abſolu, illimité & *incontrôlable*, ſoit placé quelque part ; mais pour conſtituer la monarchie ou le gouvernement d'un ſeul, il n'eſt pas néceſſaire que ce pouvoir ſoit placé dans le monarque *ſeul*. Cette forme de gouvernement ſeroit auſſi abſurde que de vouloir régner ſans ſe ſoumettre à aucunes loix.

L'univers eſt gouverné par des loix immuables & incompréhenſibles. Les foibles mortels ne ceſſent d'en admirer la rare & immuable harmonie ſans pouvoir en pénétrer les reſſorts ; on voit qu'il en réſulte un *tout* combiné ſur les différentes relations des choſes les unes avec les autres, & que le créateur de tous ces ſyſtêmes s'eſt preſcrit une regle dont il ne veut pas s'écarter. En un mot, je ſuis convaincu, quelque haſardée que paroiſſe cette expreſſion, que *Dieu eſt un monarque*, non pas *arbitraire*, mais *limité* par cette *ſageſſe infinie* qui conſtitue ſon *infini pouvoir*. Ainſi donc, ſi la *monarchie ſuprême* s'eſt ſoumiſe elle-même à des loix, à plus forte raiſon devons-nous les trouver indiſpenſables dans la *monarchie humaine*. Les rois doivent être ſoumis à des regles que la ſageſſe de l'état qu'ils gouvernent a dû leur preſcrire, & qui doivent être conſenties par le peuple dont ils ne ſont pas les *créateurs*.

La forme essentielle de la monarchie ne doit pas être conservée si elle est attentatoire à la liberté : *salus populi suprema lex.* Toutes mes idées, en fait de gouvernement, sont impartiales ; je ne suis, en écrivant, ni *Whig* ni *Torg*, du moins je cherche à éviter l'excès des deux partis. Je n'habille pas les rois comme autant de *Jupiter burlesques*, tenant dans leurs mains les destinées de la race humaine, & lançant la foudre sur les rebelles Titans ; je ne veux pas non plus tomber dans l'excès contraire ni les *dépouiller* si complétement qu'il reste à peine de quoi couvrir leur *majesté :* je n'ai eu d'autre but que de fixer ce principe ; savoir, qu'il faut limiter le pouvoir de la couronne de maniere à assurer la liberté du peuple.

On m'objectera peut-être qu'en voulant restreindre le pouvoir d'un bon prince, on produit en même tems de l'embarras dans son administration, & de là le mécontentement des peuples occasionné par ce défaut de pouvoir nécessaire pour conserver la tranquillité publique, & procurer la prospérité nationale. Mais ce qui rendroit l'administration défectueuse sous un bon roi, produiroit une subversion générale sous un mauvais prince.

Il m'est doux, au milieu de ces réflexions, de jetter un regard de complaisance sur la cons-

titution britannique ; elle eſt preſque élevée à un tel point de perfection, qu'un roi, qui ne ſeroit pas même patriote, pourroit gouverner la Grande Bretagne ſans peine, avec sûreté, honneur & dignité, & en même tems avec une force & un pouvoir ſuffiſant ; à plus forte raiſon quel degré de puiſſance ne s'empreſſoit-on pas d'accorder à un roi patriote ?

Mais il ne ſuffit pas de paroître *patriote*, il faut l'être réellement. Monarques ou ſujets, apprenez cette grande vérité fondamentale, que *les grandes baſes* du patriotiſme ſont les *grandes vertus*. Ce ſont de tels principes qu'il faut graver dans le cœur de l'homme ; & je ne crains pas d'avancer qu'avec ceux-là ſeuls on peut former un bon roi : il peut avoir un naturel heureux, plein de généroſité & ſans ambition, mais ſans l'exercice de ces vertus, il ne rendra jamais ſon peuple heureux.

Bien loin de m'étonner qu'il y ait dans le monde ſi peu de rois capables de gouverner, je ſuis encore ſurpris qu'il y en ait autant. Que peut-on attendre de ces êtres dont le berceau eſt aſſiégé par le menſonge, la baſſeſſe & la flatterie, triſte apanage des palais, que les courtiſans ſont intéreſſés à perpétuer ; auſſi leur occupation journaliere eſt-elle de chercher à perſuader à ces princes qu'ils ſont d'une eſpece

diſtincte & *ſupérieure* au commun des hommse.

Louis XIV eſt une preuve frappante de ce que je viens d'avancer. Il reçut cette mauvaiſe éducation qui prépare les rois à devenir des tyrans ſans qu'ils s'en doutent. Le degré d'oppreſſion ſous laquelle il fit gémir ſon peuple pendant tout le cours d'un long regne, put provenir en partie de ſon caractere altier, mais ſon éducation y entra pour beaucoup. On l'avoit accoutumé à regarder ſon royaume comme le patrimoine de ſes ancêtres ; lorſqu'on oſoit lui parler de la miſere du peuple, ſi par haſard on ſe ſervoit de ce mot l'*état*, le prince en étoit choqué, s'en plaignoit, & recommandoit qu'on employât une autre expreſſion. Doit-on être ſurpris de voir les ſouverains tomber dans une erreur qui prend ſa ſource dans la plus grande imperfection de la nature humaine, c'eſt-à-dire, au milieu de notre orgueil & de notre vanité, enfans illégitimes de l'amour-propre, mais toujours ſes enfans, & ſouvent trop chéris, puiſqu'ils finiſſent par gouverner toute la famille.

C'eſt ainſi que les plus grands philoſophes ont enſeigné, dans leurs écoles, que le monde avoit été créé pour l'homme, la terre pour être habitée par lui, & tous les corps lumineux qui l'environnent pour en être admirés. Les rois ne ſont-ils pas de même quand ils s'imaginent être

les causes finales pour lesquelles les sociétés ont été formées & les gouvernemens institués ?

Que de réformes à faire dans *l'éducation des princes !* Le choix de ceux qui les approchent est de la plus grande importance : ils ne devroient jamais perdre de vue que le maître qu'ils servent doit être le chef de la nation, & qu'ils s'engagent à lui être attachés comme sujets & comme citoyens.

Lorsqu'un *roi patriote* est uni avec son peuple, on voit bientôt les projets des méchans renversés, la vertu triompher par-tout, & le vice se tenir à l'écart. Quand même un bon prince seroit exposé à souffrir avec son peuple, il doit supporter les événemens comme *sujet*, avant de les maîtriser comme *roi*. Il doit se former à cette école, qui a produit les plus grands & les meilleurs monarques, *l'école du malheur*.

Le premier soin d'un *roi patriote*, en arrivant au trône, c'est de raffermir cette libre constitution qui auroit pu être souillée par les administrations précédentes ; on regardera ces idées comme les rêveries d'un homme qui n'est pas au courant des affaires, & qui a perdu de vue ce monde politique. Voilà, dira-t-on, le vrai moyen de réveiller l'esprit d'insurrection ; c'est rejetter le seul expédient pour gouverner une monarchie limitée avec succès ; c'est travailler à restreindre son pouvoir au lieu de l'étendre,

replâtrer une vieille conſtitution au lieu d'en former une nouvelle ; en un mot, c'eſt refuſer d'être un *monarque abſolu*, quand toutes les circonſtances ſont favorables.

On traitera tout ceci de paradoxe, & je dois m'y attendre, dans un ſiecle auſſi frivole & auſſi corrompu que le nôtre, dans un ſiecle où tant de gens trahiſſent la cauſe de la liberté, & agiſſent non-ſeulement ſans aucuns égards, mais dans des vues directement oppoſées à l'intérêt de la patrie ; non par ſurpriſe, ni par foibleſſe, ni par ſéduction, mais par un choix réfléchi & par un conſtant attachement aux principes corrompus qu'ils ne ceſſent d'avouer & de propager ; dans un ſiecle où le ſervice de la patrie eſt toujours ſacrifié à l'intérêt perſonnel ou à celui d'une faction effrénée ; dans un ſiecle enfin où la vérité eſt regardée comme une illuſion, & où la cauſe de la liberté eſt traitée de ſédition.

Mais il y a long-tems que j'ai bravé la cenſure ou le ridicule des hommes pervers ; leurs *faux talens* ne méritent que mon mépris, & leur *immoralité* mon indignation.

Diſcutons donc froidement à la barre de la raiſon & de l'expérience ; jugeons ſi ces paradoxes ne ſont pas des propoſitions qui entraînent avec elles l'évidence, & ſi ces rêveries ne ſont pas de grandes vérités confirmées par l'expé-

rience de tous les ſiecles & de tous les pays.

Machiavel eſt un auteur d'un grand poids pour ceux qui veulent me combattre. Il propoſe aux princes l'augmentation de leur pouvoir, l'agrandiſſement de leurs domaines, & la ſoumiſſion de leurs peuples comme devant être les ſeuls objets de leur ambition. Il recommande d'employer tous les moyens qui tendent à ce but, ſans avoir égard à la moralité ou à l'immoralité des actions ; l'affectation de la vertu eſt même, à ſon ſens, choſe très-utile aux princes : en cela il appuie mon ſyſtême. La ſeule différence qui ſe trouve entre Machiavel & moi, c'eſt que je veux la vertu *réelle*, & qu'il n'en exige que *l'apparence*.

De toutes les réflexions précédentes il faut conclure que les hommes n'ayant formé des ſociétés que parce qu'ils ne peuvent pas vivre ſans elles, ni dans un état *d'individualité*, & qu'ayant enſuite établi des *gouvernemens*, parce que les ſociétés ne peuvent ſe maintenir ſans eux, ni ſubſiſter dans un état *d'anarchie*, le principal but de tous les gouvernemens, doit être le bien du peuple qui les a créés pour ſon bonheur, & qui n'auroient pas exiſté ſans leur conſentement. Dans l'origine des ſociétés, les hommes ont cédé une partie de leur liberté pour conſerver l'autre. Mais, m'objectera-t-on,

tout gouvernement eſt incompatible avec la pleine jouiſſance de la liberté ? Non, aſſûrément ; car, comme la liberté populaire tend toujours à la licence, ainſi que toute domination tend à la *tyrannie*, il a fallu que le bon gouvernement & la liberté légale ſe prêtaſſent des forces mutuelles.

Je ne parlerai point de ces peuples, s'il y en a eu, qui ont été aſſez ſtupides pour former un contrat avec la tyrannie, ni de ceux à qui la tyrannie a enlevé tous leurs droits par violence ou par adreſſe. Je ne prononcerai pas ſur les droits de *pareils ſouverains*, ni ſur les devoirs de pareils ſujets. Il en eſt des gouvernemens comme des climats, il faut que les hommes ſe contentent *de leur lot*, qu'ils en ſupportent les avantages & les inconvéniens, & qu'ils ſouffrent ce qu'ils ne peuvent empêcher. Je ne m'occuperai ici que des peuples qui ont été aſſez ſages & aſſez heureux pour établir & conſerver une *conſtitution libre*, comme l'ont fait les habitans de l'Angleterre : c'eſt à ceux-là que je dirai que *leurs rois* ont pris l'engagement ſolemnel, ſous les auſpices de tout ce que les loix divines & humaines ont de plus ſacré, de défendre & de maintenir la liberté.

Le *ſalus populi* doit être la principale fin de tout gouvernement. C'eſt dans cette vue que les

chefs des nations ont été nommés. Tout leur pouvoir repose sur cette première loi dictée par la nature & par la raison : or, comme le plus grand bien du peuple est la liberté, tout doit tendre vers ce but important. La liberté (*) est au corps collectif comme la santé au corps individuel. L'homme ne jouit d'aucuns biens sans la *santé* ; point de bonheur pour l'être social sans la *liberté*.

Les rois dont on a égaré le jugement, endurci le cœur, & empoisonné les principes de morale & de vertu, lorsqu'ils se trouvent enflammés par leurs passions, ne sont que trop disposés à confondre leurs droits. Ils croient que le roi & le peuple doivent être toujours dans un état de rivalité continuelle ; qu'ils ont tous deux des *intérêts* & des *vues différentes* ; que les *droits* & les *priviléges* du peuple sont autant de *dépouilles* des *droits* & des *prérogatives* de la couronne, & que les regles établies pour le bien de tous sont autant de *diminutions* de leurs dignité & *d'usurpations* de leur pouvoir.

Mais un ROI PATRIOTE aura des principes bien différens ; il regardera la constitution comme *une loi composée de deux tables*, l'une contenant

(*) La liberté, a dit une de nos feuilles périodiques, est une fievre épuratoire, c'est la santé elle-même.

ses

ſes droits, & l'autre ceux de ſon peuple. Il n'y verra qu'une ſeule diſtinction, c'eſt-à-dire, qu'il ſe regardera comme le *dépoſitaire* choiſi par ceux qui ont la *propriété*. Il jugera que ſon droit n'eſt établi que par la conſtitution, tandis que celui de ſon peuple prend ſon origine dans la loi naturelle.

J'ai inſiſté ſur les principes généraux du gouvernement monarchique, parce que je les regarde comme le germe du patriotiſme. Ces ſemences doivent être placées de bonne heure dans le cœur des princes, afin de ſurmonter ces plantes paraſites que l'on y rencontre ſi ſouvent, & qui finiſſent par étouffer *les vertus royales*. Un ſouverain qui méconnoît les vrais principes, ſe trompera toujours ſur l'art de régner.

On trouve dans les ouvrages de milord Bacon une réflexion philoſophique qu'il eſt important de ne pas perdre de vue : le plus sûr moyen, dit-il, & le plus noble de fixer les agitations continuelles de l'eſprit humain, qui tantôt voudroit ſe porter vers un état de perfection, tantôt ſe laiſſer entrainer vers la dépravation, eſt celui-ci; choiſir de bonne heure un *objet de vertu* proportionné aux moyens que nous avons d'y arriver, & à la place que la Providence nous a aſſignée; y déterminer & y fixer notre eſprit de maniere que nous en faſſions notre tâche principale, &

que toute notre vie ſoit employée à atteindre à ce but. En cela nous imiterons les grandes opérations de la nature, & non pas les foibles & lentes imperfections de l'art. Il ne faut pas travailler au caractere moral comme un ſculpteur travaille dans ſon atelier ; celui-ci retouche tantôt la figure, tantôt une partie & tantôt une autre : prenons la nature pour modele, obſervons-la dans la formation d'une fleur, d'un animal ou de quelques autres de ſes productions : *rudimenta partium omnium ſimul parit & producit.*

L'être végétal ou animal eſt dès ſa naiſſance ce qu'il ſera toujours, il ne fait que prendre de l'accroiſſement. C'eſt ainſi qu'un ROI PATRIOTE doit s'annoncer en montant ſur le trône. Il doit diriger toute ſa conduite ſur ces principes généraux. A ſon aſpect tous les projets de corruption ceſſent, l'eſprit de la conſtitution ſe révifie, & remonte à ſa primitive intégrité ; *les vraies barrieres* contre le pouvoir arbitraire ſont poſées ; toutes les ruſes & tous les déguiſemens de la tyrannie diſparoiſſent. La dépravation des mœurs précipitoit l'état vers ſa ruine, une heureuſe réforme rétablit le tout.

On s'éloigne ſi facilement de la vertu ! On trouve, il faut en convenir, dans le ſyſtême politique, un *eſprit-malin*, un tentateur continuel ; le monarque vertueux ne manquera pas

de moyens pour l'exorciſer & en délivrer ſes ſujets. Un ROI PATRIOTE eſt le plus puiſſant de tous les réformateurs ; c'eſt un bienfait ſi rare dans tous les empires, que ſa préſence ſeule répand l'amour & l'admiration dans tous les cœurs, la terreur & la confuſion dans toutes les ames coupables, & la ſoumiſſion & la réſignation dans toutes les volontés. A ſon avénement il ſemble créer un nouveau peuple ; il fait ſubir à ſa nation ces métamorphoſes innombrables qui avoit toujours été le domaine des poëtes ; & dans la régénération de tous les ſentimens, chaque individu ſe croit un nouvel être.

Mais n'exigeons pas des miracles ; tous les ouvrages des hommes ſont fragiles & périſſables ; l'exiſtence immuable appartient ſeule à l'être ſuprême. Le meilleur gouvernement eſt comme le corps individuel le mieux conſtitué ; il porte en lui un principe ineffaçable de deſtruction. Chaque moment de ſa vie eſt un pas vers ſa fin. Tout ce qu'on peut faire pour en prolonger la durée, c'eſt de le ramener ſans ceſſe aux bons principes ; lorſque les occaſions s'en préſentent fréquemment, de tels gouvernemens jouiſſent d'une proſpérité durable : ſinon ces corps politiques tombent dans la langueur & périſſent bientôt.

Un ROI PATRIOTE doit ſe conduire comme

un pilote expérimenté, réparer pendant le calme les dégâts qu'a pu occaſionner la tempête, & ſe préparer ſans ceſſe à une nouvelle tourmente. Il doit joindre le précepte à l'exemple, & ſe bien perſuader que, parmi les bienfaits qu'il cherche à répandre ſur ſes peuples, il ne peut pas leur aſſurer une ſucceſſion de rois comme lui. Il n'en eſt pas du manteau royal comme de celui d'Elie ; il n'a pas la vertu de tranſmettre l'eſprit de patriotiſme, comme ce dernier le don de prophétie. Tout ce que ce bon prince peut faire pendant le cours de ſon regne, c'eſt d'affermir les baſes d'un bon gouvernement, & en régénérer l'eſprit ; ſes peuples feront le reſte : s'ils s'y refuſent, le blâme retombera ſur eux. A tout événement, il les aura fait jouir des douceurs de la liberté, & ils ſeront plus en état de la défendre au moment où il diſparoîtra de la ſcene du monde.

Après ces obſervations générales, il ne ſera peut-être pas inutile d'entrer dans quelques détails qui pourront ſervir de leçons aux ſouverains qui occupent actuellement (*) les trônes de l'Europe. Combien parmi eux ſont jaloux d'accumuler le titre de *patriote* à toutes leurs grandeurs, & combien en ſont peu dignes !

(*) C'étoit en 1740.

Le premier ſoin d'un prince jaloux de ſa gloire doit être de gouverner lui-même auſſitôt qu'il commence à régner. C'eſt de ce moment-là qu'il ſera jugé ; tout dépend des premieres impreſſions. Deux grands objets doivent l'occuper principalement, 1°. de *purger ſa cour ;* 2°. de n'appeller dans ſes conſeils que des hommes dont les principes ſoient auſſi sûrs que les ſiens.

Quant au premier objet, ſi le regne précédent a été corrompu, on ſait de quelle maniere la cour aura été compoſée ; des gens en place, qui ſont preſque toujours des intrigans hardis, entreprenans, chefs de parti, ſans autre talent qu'une ambition démeſurée, courant après la fortune pour contenter leur avarice, & après les dignités & les cordons pour ſatisfaire leur vanité. Si un roi eſt foible, de tels miniſtres abuſent de ſon caractere ; s'il eſt méchant, ils lui ſont utiles. C'eſt alors que l'adminiſtration ſera infectée de proſtituées, de ſangſues, d'eſpions, de paraſites, de *ſycophantes*, & de mille autres inſectes qui ne ceſſent de bourdonner dans les coins du palais. Un ROI PATRIOTE doit, avant tout, ſe débarraſſer de cette perfide engeance.

On pourroit en abandonner quelques-uns, non pas à la fureur des partis, non pas pour

satisfaire des ressentimens particuliers, mais pour servir d'exemple aux administrations futures. La clémence doit être sans doute une des premieres vertus du prince dont j'ai entrepris de tracer le caractere ; mais elle a ses bornes, & elle ne doit pas dégénérer en foiblesse.

Parmi les êtres mépriſables qui formeront cette cour corrompue, il y a une classe d'hommes trop bas pour qu'on s'en occupe & trop élevés pour qu'on les oublie tout-à-fait ; on pourroit les appeller les *gros meubles d'une cour.* Cette espece de mannequins ressemble assez aux pions du jeu d'échecs ; on les remue à volonté sans conséquence, & le sort de la partie ne dépend pas d'eux. Il est d'usage que tous les princes en aient au tour d'eux.

Quant au second objet, celui de n'appeller dans les conseils que des hommes de principes sûrs, on en sent toute l'importance. Un bon choix de ministres honnêtes & éclairés exige le discernement le plus sain. Il faut un tact très-délié pour ne pas confondre l'homme fin avec l'homme rusé ; la distinction est imperceptible. Milord Bacon dit quelque part : que la ruse est *une sageſſe bâtarde & tortueuſe.* Je dirois plutôt que c'est une partie de la sagesse, mais la moins estimable, employée par certaines gens, parce qu'ils n'ont que celle-là, & par

d'autres, parce que c'eſt préciſément tout ce qui leur en faut pour le but qu'ils ſe propoſent. La ſageſſe n'eſt *ni bâtarde ni tortueuſe*, mais la tête de beaucoup de gens en contient peu, & le cœur de beaucoup d'autres l'emploie mal.

Pour ſuivre une comparaiſon dans le même ſtyle que milord Bacon, je dirai que l'homme ruſé ſait mieux mêler les cartes, & l'homme ſenſé ſait mieux conduire ſon jeu. La ſageſſe & la ruſe tendent ſouvent au même but. *La ſimulation* & *la diſſimulation* ſont les attributs principaux de la ruſe, mais un homme honnête ne s'en ſervira pas indiſtinctement. La *ſimulation* eſt un ſtilet ; c'eſt une arme offenſive qui n'eſt pas permiſe. La *diſſimulation* eſt un bouclier, comme le ſecret eſt une armure ; & dans l'adminiſtration des affaires publiques, le ſuccès d'un grand nombre d'événemens dépend de la diſſimulation & du ſecret. Ces deux attributs de la ruſe ſont comme l'alliage dans les pieces de monnoie ; un peu eſt néceſſaire, l'excès fait perdre de leur valeur & ruine le crédit.

Pour porter dignement le nom de ROI PATRIOTE, il ne faut épouſer aucun parti, mais gouverner comme le pere commun de ſon peuple. C'eſt un avantage particulier attaché à ce caractere que les princes, qui l'ambitionnent, ne ſont pas tentés de former aucun parti dans

l'état ; car tous ces *partis* dégénerent bientôt en factions, qui deviennent celles des miniſtres, ſi le monarque n'a pas les talens néceſſaires ; & le réſultat en eſt toujours le même, *l'oppreſſion du peuple.*

De tous les gouvernemens l'image la plus conſolante c'eſt celle d'un peuple libre qui a le bonheur de poſſéder un ROI PATRIOTE. Rien ne reſſemble plus à ces familles patriarchales où les chefs & les membres ſont unis d'un même eſprit & animés d'un même intérêt ; toutes les diſſentions en ſont bannies, & tout tend à une union parfaite : tout le monde conviendra que cet état eſt le plus deſirable de tous ; mais comment y parvenir ?

Lorſqu'un prince ſaura développer un caractere de nobleſſe & de franchiſe dans toutes ſes actions, il ſera sûr d'affermir ſon pouvoir. On ne lui imputera ni les abus du gouvernement, ni les erreurs de l'adminiſtration, ni même les crimes de ſes miniſtres ; on préférera *le poids du ſceptre* (*) à la *verge de fer des factions.* Il ſaura réparer les torts, corriger les erreurs & réformer ou punir les miniſtres : enfin il diſ-

(*) Cette expreſſion rappelle un beau vers d'une tragédie imitée de l'anglois :

» Mais qu'un ſceptre eſt peſant lorſqu'on entre au tombeau.»

HAMLET.

tinguera la voix de ſon peuple de la clameur des factions.

L'expérience nous a appris que la dépravation de la nature humaine avoit forcé les hommes à vivre en ſociétés & ſous un gouvernement quelconque ; par une ſuite de cette dépravation les mêmes ſociétés formerent des projets d'invaſion les unes contre les autres : pour employer plus de force les corps collectifs ſe formerent. C'eſt préciſément ce qui arrive dans l'économie politique des états particuliers : les différentes paſſions en troublent l'harmonie ; les uns mettent tout en uſage pour procurer le plus grand bien poſſible à la ſociété ; d'autres ſe diviſent & forment des partis pour ſe livrer à des intérêts particuliers.

De tous tems les affaires humaines ont ſuivi cette marche, ſur-tout dans les pays libres où les paſſions ne ſont pas reſtreintes par l'autorité ; & je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour ſuppoſer qu'un ROI PATRIOTE puiſſe changer la nature humaine ; mais il doit mettre toute ſon habileté à ſuivre le torrent ſans s'y laiſſer entraîner : il s'occupera ſur-tout à déjouer les projets pernicieux, à croiſer l'eſprit de faction ; tous ſes moyens ſeront dirigés vers l'union générale, qui ſeule peut produire un bon gouvernement, & avec lui la tranquillité publique & particu-

liere, la richeſſe, le pouvoir & la renommée.

Telle fut la poſition de l'Angleterre ſous le regne d'Eliſabeth : elle trouva ſon royaume livré aux factions les plus effrénées ; les réunir étoit au-deſſus des moyens humains, mais elle leur inſpira ce *grand eſprit national* qui eſt capable de ſi grandes choſes ; avec ce puiſſant levier elle tint ſon peuple armé, conſerva la tranquillité au-dedans, & porta à ſes alliés des ſecours qui devinrent la terreur de ſes ennemis au-dehors. Elle ne chercha pas, dit-on, à appaiſer les cabales de ſa cour ni les intrigues de ſes miniſtres, mais elle veilla à ce que la diviſion ne franchît pas les bornes de ſon palais. *Eſſex*, ſon favori, pour avoir tenté cette entrepriſe, la paya de ſa tête. D'après cela, que nos fameux docteurs en politique, qui ne ceſſent de prêcher cette maxime triviale, *divide & impera*, comparent la conduite d'Eliſabeth avec celle de ſon ſucceſſeur : celui-ci chercha à ſuſciter des factions dans ſon royaume, & en fut la victime.

Mais on a de la peine à croire qu'un bon prince, ſage & juſte, puiſſe parvenir à réunir un peuple diviſé, tandis qu'un prince méchant ne peut pas y réuſſir, tant la perverſité humaine eſt montée au plus haut degré ; au lieu de cacher les crimes on en fait parade : on ne ſe contente pas d'être vicieux par *pratique* & par

habitude, on veut encore l'être par *principe ;* on devient même *miſſionnaires* de faction & de corruption. Ces ſortes de gens ont renoncé à tout, & ils regardent un homme comme un ſot, quand il n'eſt pas en état d'être un fripon. Pour les qualifier tels qu'ils doivent l'être, on peut dire qu'ils ſurpaſſent en iniquité beaucoup de ceux qui habitent Newgate (*).

Il n'eſt peut-être pas inutile d'appliquer toutes ces réflexions aux différens états qui ont des relations avec l'Angleterre ; on pourroit les étendre comparativement avec leur ſituation, le caractere de leurs peuples, la nature du gouvernement, & même auſſi en conſidérant leur climat & leur ſol : mais cette digreſſion me jetteroit trop loin de mon ſujet : je me contenterai d'indiquer ſeulement quelques rapports commerciaux de notre iſle avec ſes voiſins du continent.

L'Angleterre, autant par ſa ſituation que par le caractere de ſes habitans & la nature de ſon gouvernement, devoit naturellement s'adonner au commerce ; ſon climat & ſon ſol lui en impoſoient la loi. Le commerce ſeul pouvoit la rendre une nation riche & puiſſante ; ſans lui elle étoit nulle parmi les puiſſances de

(*) C'eſt une des priſons de Londres.

l'Europe. Elle a la mer pour limites, ſes vaiſſeaux pour forteresſes & ſes matelots pour remparts. La France, quoique douée de bien plus grands avantages par ſes richeſſes naturelles & l'étendue de ce royaume, nous eſt inférieure en matiere de commerce, & cette foibleſſe provient de la nature de ſon gouvernement (*).

La Hollande a les mêmes avantages que l'Angleterre, & le caractere de ſes habitans eſt néceſſairement enclin au commerce ; ſans lui ils ne peuvent ſubſiſter, & leur poſition les a forcés à devenir les voituriers de l'Europe. La Grande-Bretagne tient le milieu entre ces deux nations, quant à la richeſſe & à la puiſſance. La France a tant de moyens qu'elle peut en négliger quelques-uns, mais l'Angleterre & la Hollande ne doivent jamais perdre de vue leurs reſſources.

Combien tous ces avantages peuvent devenir précieux dans les mains d'un ROI PATRIOTE ! Pour ſe convaincre de cette vérité, il ſuffit de comparer l'Angleterre & la Hollande ; les habitans de cette derniere contrée, ſuſpendus pour ainſi dire au milieu des eaux, doivent tout à leur induſtrie. C'eſt à leurs efforts ſoutenus qu'ils doivent leur richeſſe & leur puiſſance, & ſur-

(*) Si Bolingbroke revenoit parmi nous il penſeroit différemment.

tout parce que depuis la fondation de la république, cette nation a toujours été compoſée de *patriotes* & de *marchands*. L'eſprit de ce peuple s'eſt toujours porté, avec une application ſoutenue, vers tous les objets de commerce, d'induſtrie, d'ordre & d'économie.

Avant le regne d'Eliſabeth notre commerce avoit déjà éprouvé de grands encouragemens, mais il appartenoit à cette grande princeſſe (1) de l'élever à l'état floriſſant où on l'a vu alors. C'eſt elle qui donna ce mouvement rapide à tout notre ſyſtême mercantile : tous ces liens furent relâchés par le caractere puſillanime de Jacques premier; nos guerres civiles augmenterent le mal, le voluptueux Charles II (2) l'accrut encore. Depuis la révolution juſqu'à la mort de la Reine Anne (3) le commerce ne ceſſa de ſouffrir pendant le cours de deux longues guerres. La dette nationale (4) s'accumula d'une maniere effrayante & les impôts avec elle.

Que de ſoins, que de vigilance doit employer un ROI PATRIOTE pour ne jamais perdre de vue les intérêts de ſon pays ! Sa conduite ne doit être réglée par aucune influence ni intérieure ni étrangere. Diminuer les impôts, amortir la dette nationale, doit être ſa principale occupation, enfin employer tous les moyens de rendre ſon royaume floriſſant.

La Grande-Bretagne eſt fortifiée par la mer. Elle profite ſouvent des querelles de ſes voiſins pour augmenter ſes richeſſes & ſon commerce. Les invaſions dans ſon iſle ſont des entrepriſes difficiles ; les forces qu'elle raſſemble la met plus à portée de ſe livrer à des projets de conquêtes ; le regne d'Eliſabeth en eſt un exemple mémorable. Le rôle de l'Angleterre doit être celui de la fineſſe & de l'obſervation, tandis que les autres puiſſances ſe ſurveillent ſans ceſſe, cherchent à ſe pénétrer & à prévoir le moindre événement. D'autres nations du Continent ſont comme les *Velites* à Rome, toujours armés & prêts à entrer en campagne. Il eſt eſſentiel à l'Angleterre de profiter dignement du *poſte d'avantage & d'honneur* qu'il ſemble que la nature lui ait aſſigné, en conſervant ſa force pour les grandes occaſions, & ne la diſſipant point inconſidérément ; cet objet, qui eſt de la plus grande importance, doit occuper principalement ceux qui gouvernent cette nation ; elle pourroit devenir par-là, dans le ſyſtême général de l'Europe, *l'arbitre* de tous les différens, *le défenſeur* de la liberté & le *conſervateur* de cette fameuſe balance politique dont on a tant parlé, & que ſi peu de gens connoiſſent.

Ne ſerons-nous donc jamais ſoldats ? me direz-vons : oui, nous devons l'être à proportion du

besoin que nous en aurons pour notre défense ; mais il ne faut pas perdre de vue que cette force militaire est une arme bien dangereuse dans les mains des mauvais rois & des mauvais ministres ; nous ne pouvons devenir soldat pour la défense comme pour l'attaque que selon les circonstances & selon les forces relatives des autres puissances de l'Europe. Ne dénaturons point notre essence ; nous sommes des animaux amphibies qui ne devons venir à terre qu'accidentellement. La mer est notre élément ; là réside notre plus grande force & notre plus grande sécurité.

Je terminerai cet écrit en considérant mon *roi patriote* sous un dernier point de vue, celui qui concerne son caractere personnel, sa conduite vis-à-vis des autres hommes, & en un mot sa vie publique & privée. Je veux parler de la décence & de la grace, appellée par les François *bienséance*, par les Latins *decorum* & par les Grecs πρεπον, attributs inséparables de la vertu. De même que la *beauté* est toujours accompagnée de la *santé*, il semble, comme disent les stoïciens, que la vertu doit avoir son lustre.

Il y a, dans les ouvrages de l'art, certains coups de perfection qui ne sont saisis que par des yeux exercés ; ceux-là jugent du mérite de

l'art, & ſuppléent à ce qui y manque en voyant le but de l'artiſte, même dans ſes imperfections : d'autres trouveront l'ouvrage défectueux, parce qu'il n'eſt pas achevé ; & ſans ſavoir préciſément ce qui leur déplaît, ils pourront admirer ſans être content. Il en eſt de même en morale, les qualités brillantes cachent les défauts & les compenſent ; cela peut ſuffire pour le commun des hommes, mais les princes ont bien d'autres obligations : ils doivent être ſans ceſſe ſur leurs gardes ; mille circonſtances & mille occaſions les avertiſſent de veiller ſur eux-mêmes. Il eſt rare qu'ils puiſſent s'égarer lorſqu'ils ont les vraies notions d'un bon gouvernement, qu'ils connoiſſent l'étendue de leurs devoirs, & qu'ils aiment leurs peuples ; ce ſera leur meilleure bouſſole dans les conſeils, dans les camps, & pour remplir la tâche pénible qui leur eſt impoſée. N'oublions pas néanmoins qu'ils ſont des hommes, & qu'il faut compatir à leurs foibleſſes. Si leur élévation leur donne beaucoup d'avantages, elle les place auſſi dans un plus grand jour d'où n'échappe aucune de leurs imperfections. Rappellez-vous ce mot remarquable d'Henri IV ; il demandoit à un ambaſſadeur d'Eſpagne ſi ſon ſouverain avoit des maîtreſſes ; le courtiſan répondit avec cette baſſeſſe ordinaire à ſes pareils : que le roi ſon maître avoit toujours

toujours eu les mœurs les plus rigides ; ventre-saint-gris, répliqua le roi, il faut qu'il ait bien peu de vertus, s'il n'en a pas assez pour cacher une foiblesse.

Les défauts ainsi compensés demandent grace pour la nature humaine. Le soleil lui-même n'est pas exempt de taches ; ceux qui veulent les voir, les observent plus scrupuleusement. Alexandre eut des passions violentes qui obscurcirent ses grandes qualités ; il fut coupable de l'incendie de Persépolis & du meurtre de Clitus : il s'en repentit, & dans beaucoup d'occasions on vit paroître le roi & le héros. Malheureusement ses vices se tournerent en habitude. Ses insidieux courtisans, voyant qu'ils ne pouvoient pas corrompre le *roi*, attaquerent *l'homme*, & en séduisant *l'homme* ils trahirent *le roi*. Combien d'autres exemples pourroient venir à l'appui de celui-ci : Scipion l'Africain, Caton, les deux premiers Césars, Marc-Antoine, & tant d'autres dont les noms n'ont été que fameux.

Tous ces modeles dangereux, que souvent les historiens ont représenté plus grands que nature, sont placés ici pour faire détester le vice & aimer la vertu : il faut souvent le redire aux princes, c'est en négligeant cette *décence*, ce *decorum* si recommandés, qu'ils plongent leurs

nations dans un abîme de vices & de dépravations ; leurs vertus en ſont offuſquées & perdent leur effet.

Louis XIV, qu'on peut regarder comme le plus grand acteur qui ait jamais paru ſur aucun trône, étoit le ſouverain d'une monarchie abſolue ; il profita de l'activité & du génie de ſon peuple pour l'attirer à lui par l'admiration & le reſpect. Il étoit fier & réſervé, & ſe diſtingua par l'éclat d'une cour brillante. Il ſacrifia tellement aux apparences, qu'il voulut que ſa maîtreſſe eût une place chez la reine. C'eſt ainſi qu'il ſe fit reſpecter chez lui, & admirer par toutes les puiſſances voiſines. Il eut l'art de cacher ſes vices & ſes défauts en jettant un voile ſur la frivolité & la galanterie de ſa cour. Le régent, ſon ſucceſſeur, non pas au trône, mais au ſouverain pouvoir, avec de l'eſprit & point de mœurs, n'étoit qu'un infâme débauché ; ſa dépravation étoit affectée, & ſe trouvoit plus encore dans ſes diſcours que dans ſes principes : ſa mémoire ne laiſſe qu'un ſouvenir abominable, & il faut l'abandonner aux auteurs des chroniques ſcandaleuſes.

Eliſabeth fut la ſouveraine d'une monarchie limitée : elle ſut gagner l'affection d'un peuple qu'il étoit plus aiſé de gouverner que de conquérir. La couronne jouiſſoit alors d'un grand

pouvoir légal. La popularité étoit telle qu'elle devoit être dans les gouvernemens mixtes, la vraie baſe de l'autorité, prérogative que les autres nations *abandonnent* à leur prince, mais qu'un roi d'Angleterre eſt obligé *d'acquérir*. Cette reine fut pénétrée de cette vérité, & toute ſa conduite, pendant ſon regne, fut meſurée ſur l'intérêt & l'honneur de ſa nation, une véritable tendreſſe pour ſon peuple, & une entiere confiance dans ſon attachement. Elle fit de grandes choſes & en ſentit toute la valeur. Dans ſon intérieur elle montra beaucoup d'affabilité & même de la familiarité, non pas celle qui tient à la *foibleſſe*, mais à la *bonté*. Elle ſut cacher toutes les foibleſſes de ſon ſexe ; & ſi elle ſe livra quelquefois à des atteintes de coquetterie, ce ne furent que des éclairs paſſagers qui firent reſortir davantage ſon caractere. Elle eut des amis & des favoris, mais ils n'oublierent jamais qu'elle étoit reine.

Jacques premier n'eut que des vices ; au lieu de ſe concilier l'eſtime & l'affection de ſon peuple, il chercha à lui en impoſer : il voulut inſpirer du reſpect en propageant cette maxime abſurde & extravagante qu'on ne ceſſe de répéter à tous les rois, qu'ils ſont des *êtres intermédiaires* entre Dieu & les hommes, & qu'il faut toujours comparer les myſteres de leur pouvoir

& l'étendue de leur prérogative avec ceux de la Providence ; il régla toute sa conduite sur cette folle prétention, & en exigeant trop de respect & de soumission, il en perdit la plus grande partie ; en un mot, il méconnut cette grande vérité qu'un *bon roi* doit être, avant tout, un *bon* citoyen. Les rois qui se tiennent éloignés de la vue de leurs peuples sont plutôt haïs que mépriſés ; mais ceux qui se communiquent davantage, & dont les défauts sont plus à découvert, sont haïs & mépriſés ; c'est ce qui arriva au roi Jacques.

Ne flattons point les princes ; ils doivent s'attendre à être observés scrupuleusement. La véritable popularité est fondée sur l'estime & l'affection. *Rois*, n'oubliez jamais que vous êtes *hommes : hommes*, n'oubliez pas que vous êtes *rois*. Ces deux maximes, mûrement pesées, vous donneront la mesure juste de votre conduite. Un roi doit se rappeller ce qu'il est, non pas par la couronne qu'il porte sur sa tête, ni par le sceptre qu'il tient dans sa main, ce sont les hochets de l'orgueil & de la vanité. Un prince sage cherche souvent à mettre *sa majesté* de côté. En ne disant rien que ce qui est convenable, il n'entendra que ce qu'on doit lui dire.

Ces préceptes seront d'une facile exécution si le prince choisit avec un bon discernement

les perſonnes qui doivent compoſer ſa cour intime. Le choix de ſes *entours* eſt auſſi eſſentiel que celui de ſes *miniſtres ;* car il confie ſes affaires aux uns & ſon caractere aux autres. On ſait combien les favoris des rois, leurs conſeillers & leurs maîtreſſes ont influé dans l'adminiſtration des affaires, & tout le mal qu'ils ont fait ; l'hiſtoire fourmille de ces triſtes exemples.

Tous les principes que j'ai raſſemblés dans ce court eſſai ſervent à faire connoître ce qui doit conſtituer le plus précieux des biens pour une nation éclairée, UN ROI PATRIOTE. Qu'il ſeroit facile de les inculquer dans le cœur d'un prince, ſi l'on étoit de bonne foi ! l'entendement peut aiſément les ſaiſir, & l'application en eſt ſimple. La tentative ſeroit inutile pour un prince dont le cœur ſeroit corrompu ; je n'ai jamais prétendu écrire pour ces ſortes de princes, mais pour ceux dont le cœur s'ouvre facilement à ces vérités, voilà mes premiers modeles. Combien l'imagination eſt ſatisfaite en ſe repoſant ſur les heureux effets d'un regne patriote ! la beauté de cette idée peut réaliſer les rêves de Platon. Quel ſpectacle en effet plus délicieux & plus conſolant que celui d'un roi qui reçoit les acclamations d'un peuple ivre d'amour, d'admiration & de reſpect ! Rien n'approche plus de la divinité que de voir un ſouverain revêtu du

pouvoir absolu qui n'est acquis ni par la fraude ni par la force, mais qui lui est confié par l'estime, la confiance & le pur attachement ; c'est dans ce seul pouvoir que repose le précieux bien *de la liberté*, & il ne reste plus d'autre vœu à faire pour ce prince chéri que de le voir *immortel*. C'est de lui que le poëte peut dire avec vérité :

Volentes
Per populos dat jura, viamque affectat olympi.

Je ne souillerai point cet écrit par le portrait hideux de la guerre civile, ce monstre que Virgile a si bien dépeint :

Centum victus catenis
Post tergum nodis, fremit horridus ore cruente.

Ce monstre, dis-je, doit rester enchaîné & terrassé pour servir de triomphe à mon ROI PATRIOTE. Portons plutôt nos regards sur le temple de la paix & de la concorde ; que le bonheur & la prospérité viennent habiter cette terre heureuse, alors le peuple, délivré de l'esclavage & de toutes ses alarmes, pourra se livrer à toute son alégresse, la joie éclatera sur tous les visages, le contentement sera dans tous les cœurs, & l'industrie fera bientôt refleurir l'abondance.

Ceux qui vivront assez pour jouir de ces

jours fortunés, ſe rappelleront peut-être quelquefois un *bon citoyen* dont le dernier ſoupir ſera le vœu le plus ardent pour le bonheur de ſa patrie, & dont les yeux ſe fermeront ſans regret, lorſqu'il verra un ROI PATRIOTE uni avec ſon *peuple chéri*.

FIN.

NOTES.

(1) Eliſabeth. Cette femme extraordinaire, qui avoit peu des foibleſſes de ſon ſexe, montra ſur le trône les plus grandes vertus du nôtre. Elle porta le ſceptre anglois avec une majeſté & une ſageſſe dignes de ſervir d'exemple à tous ceux que la Providence charge de gouverner les nations, en commettant entre leurs mains le ſuperbe office de roi, ſi pénible à bien remplir, ſi amer pour qui s'en acquitte mal.

(2) Charles II eut de grands talens, un eſprit vif & enjoué, & fut beaucoup plus prodigue que libéral. Il joignoit à ces qualités celle d'être ſur le trône auſſi affable dans ſes manieres, & d'une converſation ſi aiſée, qu'il lui eût été facile de corrompre & d'aſſervir la nation, s'il eût moins aimé ſes plaiſirs, ou ſi en les aimant, il eût été moins diſſipé & plus laborieux. Heureuſement pour les Anglois, ce ne fut gueres que dans ſa cour qu'il introduiſit ce libertinage de l'eſprit & du cœur qui enfante toujours la frivolité. La capitale en ſentit peu l'influence, & les provinces la ſentirent bien moins. Ce fut à cette

époque que la France, oubliant ce qu'elle étoit, & guidée par de petites idées mercantiles, commença à gêner chez elle le commerce des grains. L'Angleterre profita de sa faute, & se mit sur les rangs pour s'arroger cette belle branche de commerce. Cette noble manufacture qui fait tout aller dans l'intérieur, & dont l'Angleterre ne pourra jamais avoir du débit au-dehors, quand la France le lui défend en se le permettant à elle-même.

(3) La Reine Anne n'eut point de vices & peu de défauts ; mais elle n'eut ni les connoissances, ni la fermeté, ni les autres sublimes qualités d'Elisabeth. Remplie des vertus de l'état privé, elle n'eut point les vertus du trône : son sceptre lui pesa dans les mains. Il fut heureux pour l'Angleterre, qu'éloignée de toute idée de galanterie, & de toute esprit de superstition & de fanatisme ; chaste dans sa maison, pieuse dans sa religion, elle eut assez peu de passions & assez de bon sens pour se laisser gouverner par de plus habiles qu'elle. Par là son regne fut glorieux ; par-là elle acquit l'amour de son peuple & mourut regrettée.

(4) Il y a long-tems que l'on a prédit aux Anglois le renversement du fragile édifice de leurs finances. M. Hume l'avoit assigné à une période très-prochaine. Il regardoit la banqueroute comme impraticable, mais il ajoutoit que la dissolution du crédit public pouvoit s'opérer de trois manieres. 1°. Lorsqu'il paroîtroit quelque visionnaire entreprenant avec des projets chimériques qu'il réussiroit à faire adopter, de cette maniere, dit M. Hume, *l'état mourroit de la main du médecin.* 2°. Lorsque l'argent & la confiance seroient épuisés, suites funestes

funeſtes des guerres malheureuſes & des autres calamités publiques ; alors l'édifice s'écrouleroit : cette ſeconde diſſolution pourroit être appellée, dit-il, *la mort naturelle du crédit public ;* il tend à cette période auſſi naturellement qu'un corps animal à ſa deſtruction. 3°. La troiſieme cataſtrophe, plus fatale aux Anglois que les deux premieres, ſeroit celle qui réſulteroit de la conquête de leur pays : M. Hume l'appelle *la mort violente du crédit public.*